

## **ERGI l'homme Droit! De San Giovanni au *giguanin***

*Sergio Caretto*

Son surnom à l'adolescence, « Ergi », provenait de la chute de la première et dernière lettre de son prénom, imprimé sur un tee-shirt offert par la mère au retour d'un voyage en Amérique. *Ergi l'uommo retto*<sup>1</sup> était apparu en fin d'analyse, et grâce à la passe, comme reste de son nom – Sérgio Caretto. Mair *Ergi l'uommo retto !* était aussi ce qui avait déterminé sa demande d'analyse, en raison de son impuissance à soutenir cette figure surmoïque.

L'impuissance et l'angoisse l'avaient conduit à franchir le seuil du cabinet de l'analyste, Impuissance dans sa rencontre avec une langue, l'anglais, épreuve à laquelle –après un parcours universitaire jusque-là brillant- il était régulièrement recalé. Cet échec l'empêchait de poursuivre ses études de psychologie génétique, repoussait la réalisation de son désir de s'occuper d'enfants abandonnés ou en difficulté et le ramenait auprès de sa mère, qui avait autrefois enseigné l'anglais à des enfants. Son impuissance théorique se redoublait dans sa pratique déboutant avec de jeunes sujets autistes. L'analyste conclut la rencontre en doublant le montant qu'Ergi avait proposé pour les séances ainsi que leur nombre. Conscient de ne pas avoir autre choix, le jeune homme accueillit cette proposition comme un défi. Son échec symptomatique à l'examen d'anglais avait une double fonction : il le maintenait solidement, mais non sans angoisse, amarré à sa mère et, en même temps, il le mettait à l'abri d'avoir à s'occuper d'enfants en souffrance dont son père, d'origine modeste et précocement endeuillé, représentait le modèle.

Le vrai ressort de l'angoisse qui avait précipité sa demande d'analyse vint bientôt au jour : un soir, son père, rentrant de son travail où il occupait une fonction de direction, avait annoncé à sa famille ressemblé : « Je quitte l'entreprise, ils ne m'ont pas licencié, mais ils m'ont rétrogradé<sup>2</sup> et je ne l'admette pas. » De l'homme droit qu'il était aux yeux de son fils, le père passa à l'homme rétrogradé (*retro-cesso*), chu, tel un reste anal. En quelque sorte, « Ergi, l'homme droit ! » était maintenant la demande exorbitante que sa mère, confronté à la dépression de son mari, adressait à son fils.

### **De l'uomo *retto* au reste à cuisiner**

Les traits idéaux de l'homme droit avaient été prélevés par Ergi sur son père et son grand-père maternels. « Tu es comme ton grand-père ! » lui disait sa mère lui montrant une photo où, âgé d'un an, el était dans les bras de son grand-père qui, peu après, allait mourir brutalement d'un ictus alors qu'il mangeait un cerise ; telle une perle dans sa coquille, la cerise était restée enchâssé dans sa bouche à cette instant fatale. Cette cerise était peut-être l'unique objet de ce grand-père décrit comme un homme qui donnait tout à ses amies en difficulté.

Dans le nom Caretto (où *Ca* signifie « maison » en dialecte piémontais), on retrouvait l'idéal de l'homme droit et la dimension pulsionnelle de l'objet, sous les espèces du reste anal. D'ailleurs, incarner la figure de l'homme droit conduisait systématiquement Ergi à l'expulsion, comme ce fut le cas pour son première mariage, tristement rompu au bout des quelques années. Quant à sa mère, elle ne manquait jamais de rappeler, selon ce mode qui lui était si particulier, que son l'il avait été un champion en matière de expulsion, dépassant ses deux frères en matière de contrôle sphinctérien en donnant son obole à chaque fois qu'elle le demandait. En autre, elle prenait plaisir à raconter la scène où elle avait trouvé le petit garçon assis sur son pot couvert de caca et tenant dans sa

<sup>1</sup> *Retto*: adj.: droit, juste; anat.; rectum

<sup>2</sup> *Retrocesso*: participe passé de *retrocedere* (rétroceder, rétrograder) décomposé en *retro-cesso* (retro: derrière, *cesso*: fam: Chiottes)

main un gressin à peine sali. Le morceau devenait autant plus amer qu'existait un autre adage maternel d'inspiration macrobiotique : « Nous sommes ce que nous mangeons. » Une simple ponctuation de l'analyste qui répéta une phrase du sujet –« Faire de caca pour ma mère ! »- lui fit saisir le fantasme qui, à son insu, l'orientait depuis toujours : se faire le déchet de sa mère sous le regard de son père. Un souvenir infantile ressurgit alors, celui du moment où l'obole à sa mère était scrutée sous la grosse loupe de son père qui, scientifiquement, s'assurait ce faisant de l'absence de vers. Cette pratique s'intensifia quand el eut six ans, lorsqu'une méningite frappa son petit frère de deux ans, qui dut être isolé quelques mois, durant lesquels Ergi adressa ce vœu à Dieu : « Si mon frère vit, je donnerais tout ce que je possède et me consacrerai aux enfants malades. » Le petit frère sortait de l'hôpital et Ergi commença à y rentrer régulièrement à cause d'une forme sévère d'asthme dont les crises le conduisaient au bord de l'asphyxie. Outre le fait que le risque de contagion contribua à favoriser des rituels de propreté à caractère religieux, il forgea las bases de sa réticence à des contacts trop physiques et de son intolérance aux situations de groupe.

Ce premier temps de l'analyse se conclut par un rêve dans lequel l'analyste, loin a consentir à partager un soupe savoureuse, lui indiquait une marmite de restes à cuisiner –son père appréciait beaucoup la « financière », plat piémontais à basse d'abats, associa-t-il. Au sorti de la séance, lorsqu'Ergi tendit sa main à l'analyste celle-ci se recroquevilla sur le sol, tel une vieille défroque. *O my Goodness !*- expression maternelle-, s'exclama-t-il. Dés lors, l'analyste ne fut tant la voix oraculaire dont el attendait l'interprétation, qu'une présence silencieuse, corporelle. Une fois relâchée l'emprise de la pensée, le sujet était confronté à une fragilité inédite : le symptôme se manifestait désormais sous forme d'événement de corps.

Éprouver la vie du corps et dans le corps causait au le sujet une profonde angoisse que, de fait, devenait le ressort de l'acte et transformait sa vie, dans le domaine du travail comme sur le plan amoureux. Lui qui avait exilé et muré son corps pour ériger et maintenir la figure de l'homme droit, s'engageait dans une nouvelle relation amoureuse dont allaient naître deux filles.

L'analyste n'était plus le rival à défier, mais tout à la fois l'objet haï qui le maintenant dans ce marécage et la liane à laquelle s'agripper pour s'extirper. Il aimait ce qu'il haïssait le plus, il haïssait ce qu'il aimait le plus. « Jusqu'à cet que la mort nous sépare », telle était le seul issue qu'il voyait pour la cure ; et comme l'analyste était la plus âgée... Celle-ci ne campa pas dans l'inertie avec lui : « Je ne vous laisserez pas vous installer dans l'attente. »

### **Cracher l'objet**

Deux rêves le conduisirent à la conclusion de son analyse, qui avait duré vingt ans. –Le sujet est seul dans la jungle, soumis à une série d'épreuves au terme desquelles il se retrouve en face d'une sorte de table de bois sombre avec trois trous et autant d'objets qui le bouchent. Son regard se concentre sur le trou central fermé par un objet vivant, ressemblant tout à la fois à un singe en peluche et à un petit poupon qui le regarde. Soudain, l'objet tombe de la planche, laissant le regard du sujet face à un trou. Envahi d'angoisse, le rêveur franchit cependant la planche et, avec surprise s'aperçoit qu'on tournait un film, que tout ce parcours avait été une fiction. La scène change, le sujet est maintenant sur une chaise, la bouche ouverte, une main dont il ne peut dire si c'est la sienne ou celle de l'Autre –s'insinue dans sa bouche et teinte d'extraire quelque chose. Le sujet pleure, se démène, résiste jusqu' à l'évanouissement, jusqu' à cracher avec force dans cette main étrangère une *perle di cacca*. L'angoisse et les larmes le réveillent avec violence.

Il court chez l'analyste, mais, au moment de raconter se seconde fragment de rêve, il est au prises avec la même résistance que celle de la nuit : il pleure et il s'agit sur le divan sans réussir, sinon à la fin, à faire sortir sa voix. Le sujet est comme évanoui. Venu à bout de cette épreuve inhumaine et, après avoir ajouté, avec amertume : « Quel discours de merde ! », il se lève ébranlé et agité. L'analyste le regarde droit dans les yeux : « Il ne me reste plus qu'à prendre acte de cela. Je vous demande seulement de me redire encore une fois le lien entre le regard et le caca. » Bouleversé, il prend son agenda, sans parvenir à trouver un moment libre pour un nouveau et peut-être dernier rendez-vous ; il décide donc de s'en aller et d'appeler l'analyste par la suite. Trois semaines après cette rencontre traumatique, un rêve devait lui donner le courage de retourner à séance. –Le sujet est dans la maison de l'analyste pour une fête. Bien qu'il y ait parmi les invités des membres de l'École, il se rend compte qu'il est seul. Des tapis précieux sont tendus aux murs et sur le sol. Surpris de voir l'analyste s'éloigner laissant la maison vide, le sujet va à sa rencontre et reçoit un cadeau, il s'agit d'un objet en trois dimensions, une sorte de carte d'orientation électronique. L'objet en main, le sujet dit ne pas avoir toutefois le programme pour pouvoir le lire. L'analyste parti, il reste là, désormais sans angoisse, dans la maison de l'analyste, vide.

### **Libérer la voix absente**

Le sujet dut courir faire la passe pour formaliser quelque chose de cette sortie précipitée et, de sa certitude, faire acte. La peluche vivant rappelait un signe en peluche que sa mère, à l'hôpital, avait offert à son fils de quatre ans lors de la naissance de son petit frère. L'équivalence symbolique « nouveau-né –enfant abandonné – enfant malade-objet anal », dans sa connexion avec le regard venait, boucher le trou dans l'Autre et donner une consistance identificatoire au sujet.

Par ailleurs, la planche de bois foncé était une planche de cerisier, utilisée par son père pour fabriquer les meubles familiaux. Il fallait donc dépasser la planche paternelle idéale pour entrevoir le caractère de semblant de la construction de l'Autre et des objets qui en avaient saturé la faille. Le cerisier, d'autre part, ne pouvait pas ne pas rappeler la cerise coincée dans la bouche de son grand-père maternel au moment de sa mort. Les cerises étaient aussi le fruit qu'Ergi cueillait avec dextérité dans son jardin pour les vendre ; la particularité était que ces fruits étaient récoltés avant la fête de saint Jean (patron de sa ville) pour éviter que ne se développe le *giuanin* (petit vers dans le dialecte piémontais) à l'intérieur des cerises. Par ailleurs Giovanni, *Giuanin*, est le prénom du père d'Ergi. Ériger la pureté de *Giovanni l'uommo retto*<sup>3</sup> avait été une manière d'éviter de rencontrer l'impureté du *giuanin de l'uommo retto*.

Le dit maternel « Tu est comme ton grand père ! » avait couvert l'identification du sujet au grand-père mort avec une cerise dans la bouche. La perle était associée à la *berla*, nom piémontais de la déjection de brebis, semblable, par la couleur et sa forme arrondi, aux pastilles de réglisse préférées de son père. Dans la série des vers, l'objet oral cerise se déplaçait sur l'objet caca pour boucher le trou du sujet, le fixant à une image idéale mortifère. Cracher avec force ce reste qui avait occupé son fantasme lui permettait désormais, à son issue, de libérer la voix absente.

*Traduction d'Anicette Sangnier*

---

<sup>3</sup> Cf. Notte 1.